

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 21 (1933)
Heft: 88

Artikel: Parole de Dieu et prédication
Autor: Will, Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PAROLE DE DIEU ET PRÉDICATION

Notre époque a vu naître une conception nouvelle de la personne humaine et, par suite, du sujet religieux. Des événements inouïs ont ébranlé la confiance imprudente que, depuis la Renaissance, l'individu mettait en lui-même, se dressant contre toutes les autorités du ciel et de la terre. Les faits lui ayant prouvé qu'il était incapable de maîtriser son destin, il éprouve aujourd'hui le besoin de s'abandonner à quelque puissance située hors de lui-même et qui le domine, « *sich einem Höheren hinzugeben* », disait Goethe : que ce soit une réalité métaphysique ou un complexe social, un parti politique ou une institution ecclésiastique, une tradition longuement éprouvée par le temps ou un système dogmatique... bref une donnée objective capable de soutenir son âme désemparée, et lui offrant les matériaux dont il reconstruira l'édifice de sa vie intérieure. Cette recherche d'une discipline qui trouverait son appui dans l'« objectif » est sans doute un produit de la peur ; il n'y a pourtant pas là de quoi la discréditer de prime abord, car la crainte est le commencement de la sagesse. Quoi qu'il en soit, la présomption dont a fait preuve le subjectivisme moderne devait provoquer une réaction.

Signalons ici quelques symptômes de cette réaction. La sociologie cherche à noyer la molécule de la conscience individuelle dans le grand fleuve de l'âme collective. La phénoménologie philosophique cherche à ruiner le subjectivisme de la théorie kantienne de la connaissance et fait de l'ontologie transcendante le fondement a priori de toute philosophie portant sur le réel. La musique se refuse

à toute concession au subjectivisme lyrique. En peinture, l'expressionnisme qui n'était en fin de compte que la hideuse projection de l'âme torturée des hommes de l'après-guerre, n'a eu qu'une vogue éphémère. En architecture, la règle du style linéaire semble opposer une barrière à toutes les extravagances de l'imagination. En littérature, on voit renaître le goût de l'objectivité d'un Stendhal ou d'un Flaubert.

Le même état d'âme se retrouve à l'heure actuelle dans le domaine de la religion, de la théologie et de l'Eglise. Bon nombre de jeunes théologiens s'orientent vers la magie cultuelle, vers une doctrine rigide, ou vers la théopneustie biblique. La « Haute-Eglise » préconise une liturgie archaïque et une constitution fondée sur la succession apostolique. La théologie « dialectique » proclame l'absoluité de la grâce divine révélée dans la Parole et l'incapacité foncière de l'homme à acquérir le salut par ses propres forces. Quoique ces divers mouvements soient loin de s'accorder entre eux sur bien des points, ils communient dans une totale antipathie à l'égard des efforts de la piété piétiste, ensemble ils répudient la suffisance du rationalisme, l'exaltation du *Gefühl* de la théologie de Schleiermacher et les jugements de valeur de Ritschl, ainsi que l'historisme qui mine le fondement divin de toute évolution... en un mot, ils en veulent à tout ce qui porte une trace quelconque de relativisme. Au lieu d'enfermer l'homme dans le cercle magique de ses expériences personnelles, on veut le mettre en contact avec une réalité dernière et avec les valeurs absolues et réelles qui en procèdent.

Comment les représentants de cette tendance théologique conçoivent-ils la prédication? C'est ce que nous voudrions examiner dans les pages qui vont suivre.

1. On réclame aujourd'hui une « prédication objective », une prédication qui ne traduise ni l'expérience personnelle du prédicateur, ni la conscience religieuse de la communauté, mais qui reproduise uniquement la Parole supra-personnelle de Dieu. Pendant longtemps on avait admis que la prédication était le facteur subjectif du culte, tandis que la liturgie, avec ses symboles traditionnels et permanents, en constituait l'ossature, l'élément fixe et objectif. On prend aujourd'hui une attitude diamétralement opposée, et l'on dit que la liturgie, en tant que prière et chant, est le sacrifice spirituel du sujet religieux ou de l'assemblée, une action humaine variant

selon les besoins et les inspirations de l'heure et des âmes, tandis que la prédication appelée à communiquer aux fidèles une révélation divine, une parole immuable, sera l'élément spécifiquement objectif du service divin. Toutes nos conceptions homilétiques sont bouleversées par ce renversement, et il n'est pas facile pour nous de remonter un courant dont la tradition piétiste, rationaliste, libérale et moderne a creusé le lit depuis plus de deux cents ans. N'a-t-on pas mis l'accent sur l'attitude intérieure du prédicateur depuis Joachim Lange, le piétiste de Halle qui, dans sa lutte homérique avec J. Valentin Lœscher, exigea que tout prédicateur fût un chrétien converti, afin de pouvoir conduire au salut les auditeurs non régénérés en leur décrivant ses propres états de conscience, jusqu'à Friedr. Niebergall qui, voyant dans le prédicateur l'interprète de la culture chrétienne, lui recommande de prêcher d'une manière « intéressante » et « efficace » ?

Cette dernière tendance n'a pourtant pas toujours été celle de la prédication protestante. Le message de la Réformation du seizième siècle était essentiellement objectif. Rien n'a pu décourager la foi de Luther en la puissance miraculeuse de la Parole divine. Lui-même ne voulait être que le porte-parole de Dieu. La prédication de Calvin, avec son biblicisme intransigeant et par sa sainte nudité, nous donne — plus encore que la manière imagée et poétique de Luther — l'impression d'être une transcription immédiate de la pensée divine. Nous trouvons aussi dans la *Confessio Helvetica posterior* cette formule concise : *Prædicatio Verbi Dei est Verbum Dei*. La prédication n'est rien en elle-même ; la Parole est tout. C'est pourquoi au seizième siècle le peuple chrétien trouvait au pied de la chaire cela même qu'avant la Réformation il avait vainement cherché devant le tabernacle : la présence vivante de Dieu. Les foules se sentaient non seulement conquises par la parole ardente des grands prophètes de la Réforme, mais par le message simple de prédicants obscurs qui ne demandaient qu'à être les « ministres du saint Evangile ». La préface de la petite liturgie de Strasbourg, de 1526, intitulée *Psalmen, gebett und kirchenübung*, contient un tableau des prédications. Ce tableau montre que l'on prêchait quotidiennement dans les sept églises paroissiales de la ville dès quatre heures du matin ; on compte ainsi jusqu'à seize sermons prononcés chaque jour ; le dimanche « chaque chrétien est à même d'entendre six prédications successives ». Ces prédications manquaient de verve et

d'originalité ; c'étaient de simples explications de textes, mais les fidèles y entendaient la voix même de Dieu, « *ac si vivæ ipsæ Dei voces illic exaudirentur* », dit Calvin.

La prédication protestante a perdu depuis longtemps ce caractère d'immédiateté. Parmi les prédicateurs modernes on pourrait peut-être citer Christophe Blumhardt, le père, dont la parole très sobre nous communique encore un frisson en nous entraînant au delà des mouvements du sentiment et des variations de l'expérience religieuse, jusque dans le sanctuaire des réalités impersonnelles en présence de Dieu. Cette exception mise à part, la prédication moderne est purement subjectiviste, et la forme même la plus arbitraire du subjectivisme, l'allégorie, réapparaît parfois. Il est vrai qu'on ne recherche plus, comme Origène, une prophétie dans chaque planche de l'arche de Noé, mais combien de fois n'a-t-on pas cru pouvoir attribuer un sens caché à un passage translucide, oubliant que Luther a recommandé de ne se préoccuper que du *sensus literalis* de l'Écriture. La prédication mystique a également encore des adhérents ; elle assujettit la vérité scripturaire aux spéculations les plus spéciales de l'âme contemplative ; le texte, arraché à son contexte, n'est plus qu'un prétexte... dès lors, pourquoi donc ouvrir la Bible pour y trouver un sujet ? On en trouverait dans Plotin comme dans maître Eckart ; et des prédicateurs modernes ont été en demander à Schiller, à Ibsen, au *Faust* de Goethe et au *Zarathoustra* de Nietzsche. Le sermon piétiste ou méthodiste a joui d'un grand crédit depuis cent ans ; le prédicateur s'y livre à l'introspection spirituelle et voue tout son intérêt aux diverses phases de la nouvelle naissance. La prédication rationaliste, n'admettant la révélation que dans les catégories de la raison humaine, a donné, sous le couvert de la vérité biblique, une explication utilitaire ou sentimentale d'une conception de la vie sans profondeur. Pour Schleiermacher, la prédication doit refléter la conscience religieuse d'une communauté idéale ; elle ne peut donc être qu'un témoignage subjectif. De nos jours, la prédication est dominée par la psychologie ; le prédicateur s'en tient aux données de l'introspection ou à sa connaissance du cœur humain ; il étale, en un tableau analytique, toutes les émotions que saint Pierre, par exemple, est censé avoir éprouvées avant, pendant et après sa chute ; l'orateur glissera dans son récit toutes sortes de suppositions sur l'état d'âme du disciple, et il affectera de les tirer du texte même, comme si l'on pouvait

extraire à coup sûr d'un passage biblique des analogies avec ce qui travaille un homme de notre temps. L'orthodoxie, tout en s'appuyant sur les données massives du dogme ecclésiastique, ne parvient pas non plus à donner une prédication objective puisque, par de laborieux procédés qui n'échappent pas à l'arbitraire, elle adapte les vérités bibliques aux postulats d'un credo ; au lieu de laisser parler Dieu en personne, elle introduit dans ses homélies une certaine conception de Dieu.

2. Tous ces types de prédication subjectiviste ont ceci de commun qu'ils font entendre en premier lieu la voix de l'orateur lui-même. Ses opinions, ses expériences, ses fantaisies, d'obscurs ressentiments ou même des griefs personnels passent sous le couvert de la Parole de Dieu ; mais comme elles n'ont pas réellement jailli du cœur de Dieu, ces pensées humaines ne sauraient faire sentir la présence de Dieu. Qu'on nous entende bien ; nous n'entendons pas parler ici du pauvre débit de quelque fontaine épuisée ; nous ne dénonçons pas les improvisations insipides d'un pasteur paresseux, ni les clichés dont l'auditeur connaît tous les secrets, ni les dissertations nébuleuses qui le plongent dans l'ennui, ni les sujets rabâchés, ni les jugements d'une morale sommaire et sans portée réelle. Nous parlons de pasteurs qui se donnent eux-mêmes. Cela peut être admirable en toute autre occasion, mais ce n'est pas uniquement ce qu'on attend d'eux quand ils sont en chaire. S'ils nous donnent ce qu'il y a de meilleur en eux, il n'est pas dit qu'ils nous donneront ce que Dieu veut nous donner par leur ministère. Nous ne prétendons pas que cette honorable prédication subjective demeure sans effets salutaires ; elle peut provoquer notre réflexion, nous prodiguer des consolations, réveiller notre conscience ; seulement, ce qui importe c'est qu'elle soit en premier lieu Parole divine et non sagesse humaine, qu'elle nous apporte la vérité et non seulement des vérités, qu'elle soit un message et non seulement un témoignage, un enseignement *de cælo* au lieu d'une catéchèse *ex cathedra*, une prophétie approuvée par Dieu et non seulement un discours auquel l'Eglise a donné l'imprimatur, Logos et non quelques logia, Royaume de Dieu et non seulement chose religieuse. « Si quelqu'un parle, que ce soit comme annonçant les oracles de Dieu », dit la première épître de Pierre (IV, 11).

Peut-être trouvera-t-on ces distinctions bien subtiles ? On nous

objectera que, pour se faire entendre, Dieu se sert d'un médium humain. Pourquoi ne confirmerait-il pas par son « Ainsi soit-il ! » la prédication qui, sans être dictée mot à mot par l'Esprit, « édifie » pourtant les fidèles, les instruit, les reconforte, les réprimande et les exhorte ? Nous nous permettons de demander à notre tour si la prédication habituelle produit de tels effets. Quand même elle aurait ému des auditeurs, quand même ceux-ci reviendraient, dans une heure de recueillement, à ce qu'ils ont entendu de la bouche du prédicateur et se sentiraient poussés à rechercher Dieu et à prier, ce n'est pas là l'essentiel ; l'essentiel, c'est qu'ils se soient sentis interpellés par Dieu lui-même, c'est que, s'étant trouvés face à face avec l'Eternel, ils aient tremblé jusqu'au fond de leur être, frappés par sa Loi et remplis d'allégresse si, par son pardon, il les a retirés du gouffre. Non, certes, le sermon ne nous conduit pas d'ordinaire à faire une telle expérience qui, alors même qu'elle se répéterait dimanche après dimanche serait chaque fois quelque chose de nouveau, d'inouï. Pourquoi les impressions que nous laisse la prédication courante sont-elles si superficielles ? Sinon parce que le prédicateur n'a pas l'idée de s'effacer devant Dieu, l'orateur éloquent encore moins qu'un autre. Lorsqu'il prépare son sermon, il se demande avec grand sérieux : qu'ai-je à dire à mes auditeurs ? Or le prophète dit : ainsi m'a parlé l'Eternel. Nous savons que le pasteur n'est pas un prophète ; et pourtant il ne doit pas y avoir une différence essentielle entre celui-ci et celui-là. Il n'y a qu'une différence de degré due aux circonstances ou à la diversité des facultés spirituelles. Ils sont pourtant, l'un comme l'autre, appelés à annoncer la Parole de Dieu. Il est vrai que lorsque le vent souffle, le prophète ne s'inquiète ni de la manière dont il parlera, ni de ce qu'il dira ; car ce n'est pas lui qui parle, c'est l'Esprit qui parle en lui, tandis que le prédicateur est tenu par ses obligations ecclésiastiques à couler les inspirations divines dans le moule de la prédication régulière, et qu'il n'y parvient qu'au prix d'un effort cérébral et verbal. Et puis, si l'Esprit ne souffle pas, le prophète garde le silence, alors que le prédicateur est attendu en chaire où il est censé parler au nom de Dieu.

Relevons en passant un petit détail tout extérieur. Celui qui parle en son propre nom emploie ordinairement la troisième personne en s'adressant à ses auditeurs ; il parle de l'homme, du pécheur, du chrétien ; ou bien il se sert de la première personne et dit : « nous autres chrétiens » ou : « nous autres pécheurs ». Celui, par contre, qui

parle selon l'autorité de Dieu n'hésite pas à interpeller ses auditeurs : « en vérité, je *vous* dis ! » s'écrie-t-il ; et s'il s'exprime en ces termes ce n'est pas outrecuidance pharisaïque ; il faut y voir l'obéissance du mandataire de Dieu.

La communauté, d'ailleurs, a l'intuition de ces choses, car cela ne revient pas au même si je parle en mon propre nom ou si je parle comme étant un instrument entre les mains de Dieu ; et quand même je donnerais à ma pensée une teneur absolument identique, ce ne serait pourtant pas la même chose. Ce qui se dit au nom de Dieu s'atteste par des signes qui ne trompent pas. Le ton révérencieux n'y suffit pas ; il faut qu'une action mystérieuse de l'Esprit établisse la liaison entre l'orateur que Dieu inspire et les auditeurs que la Parole de Dieu a saisis. Si cette action essentielle fait défaut, les fidèles sont fixés ; ils n'ont affaire qu'à un prédicateur. Au reste, ce sont eux qui font fausse route lorsqu'ils se rendent au sermon de tel pasteur ou qu'ils s'abstiennent d'écouter celui d'un autre : autant dire qu'ils cèdent à des considérations purement humaines ; ce qui les attire c'est le talent de celui-ci, tandis qu'ils se laissent détourner par le débit défectueux de celui-là.

Nous touchons ici à l'une des plus graves infériorités de la prédication « subjective ». Discours humain, elle doit se mesurer avec d'autres discours humains prononcés à la tribune parlementaire, au cours d'un banquet, dans un meeting, à la barre du tribunal ou devant une tombe ouverte ; et le jugement que portent les auditeurs n'est pas nécessairement favorable au ton emphatique et à la forme archaïque de l'éloquence de la chaire. La prédication « subjective » est toujours exposée à la critique. Elle n'est pas indiscutable, et bon nombre de nos contemporains se refusent à admettre que, seul entre tous les autres, le discours religieux ne comporte ni réplique ni discussion.

Rien donc, ni la forme, ni le contenu, ni la profondeur de la pensée, ni la virtuosité esthétique, ni le jeu de l'imagination, ni le sens de l'actualité, ni le charme littéraire, ni les séductions oratoires ne sauveront la prédication tant que les chrétiens n'auront pas acquis cette conviction que ce n'est pas le pasteur qui parle, mais Dieu ; que le sermon est l'appel même de Dieu et qu'il nous oblige à engager un dialogue avec l'Eternel réellement présent. Des milliers de fidèles fréquentent le culte catholique qui leur promet une rencontre effective avec Dieu. Les sanctuaires protestants seront délaissés si

la prédication qui est le centre du culte ne permet pas d'entendre la Parole vivante de Dieu et de sentir sa présence.

3. Nous ne saurions nous borner à critiquer la prédication « subjective ». Il importe de définir maintenant les valeurs positives de la prédication « objective ». Or si celle-ci a pour unique objet de traduire la Parole de Dieu, nous avons à exposer notre conception de la Parole.

Nous partirons pour le faire d'un axiome dont nous contrôlerons la valeur en cours de route. Nous admettons de prime abord que la Parole de Dieu est contenue dans la Bible. Comment en dégagerons-nous les valeurs vitales en vue de la prédication ? La tâche n'est pas simple ; elle exige un travail courageux et persévérant.

Et tout d'abord nous avons devant nous un document écrit, un texte. Ce texte n'a pas été écrit originairement dans notre langue. Remontons donc à l'original ; seul il est décisif. Une traduction, fût-elle l'œuvre d'un génie comme celle de Luther, ne rendra jamais toutes les nuances de la pensée de l'auteur. Il se peut même que le texte grec soit sujet à caution, chaque fois, du moins, qu'il n'est que la traduction de paroles araméennes. Il se trouve en outre que cette parole en langue étrangère nous la devons à des auteurs qui ont vécu à une époque lointaine et dans un monde que nous ne connaissons plus, monde auquel se réfère la pensée qu'il s'agit de comprendre. L'expression verbale suppose d'autre part une mentalité que notre psychologie ne saisit plus. Ensuite il est possible que la parole scripturaire ait été transmise à l'auteur par un témoin et ce témoignage n'est lui-même peut-être que l'écho lointain et indistinct ou la traduction erronée d'une parole vivante. Enfin la parole parlée n'est que le transparent d'une pensée humaine, laquelle est le symbole de la Parole divine, c'est-à-dire l'image d'une révélation qui déborde les catégories de la pensée humaine et les possibilités d'expression dont dispose notre langage... Que de difficultés pour s'approcher de la source ! Nous en sommes séparés par un abîme que vingt siècles n'ont cessé d'élargir, et même par la distance qui s'étend entre le ciel et la terre ! Qui aura le courage de chercher la perle précieuse ? Ne désespérons pas. Il nous a été promis que le trésor caché peut être découvert sans qu'on le cherche. L'aide de l'Esprit ne nous dispense cependant pas de creuser. Procédons méthodiquement.

Avant tout, nous chercherons à saisir par tous les moyens que nous offrent la grammaire hébraïque et la philologie classique, et en déterminant le sens littéral du texte, quelle est la situation historique du passage en question. Quoique les termes auxquels nous aurons recours puissent ne pas correspondre entièrement au sens du texte et ne fassent jamais revivre le passé dans toute sa réalité, nous serons tenus d'en faire passer le sens approximatif dans notre langage et d'en rendre actuelles les circonstances. Autrement dit, il faut envisager le passé sous l'angle du présent, et par rapport à notre existence. C'est à quoi l'historisme ne peut se résoudre parce qu'il se borne à fixer les documents et les faits du passé dans leur pure objectivité et conformément à leur valeur intrinsèque. Pourtant Nietzsche n'avait-il pas déjà dit : « Vous n'interprétez le passé qu'en cherchant votre force suprême dans le présent » ?⁽¹⁾ Or, pour nous — prenons-en note par anticipation — cette force toujours actuelle, dans les deux sens du terme, c'est le souffle de l'Esprit. C'est lui qui donne des ailes à l'historien et qui aiguise sa sagacité. Nous nous rendrions difficilement compte de ce qu'est la conjoncture d'une parole biblique si nous ne nous sentions pas visés nous-mêmes par elle.

Avant d'aller plus loin, faisons ici une distinction. S'il faut, dans la mesure du possible, attirer le passé dans le présent, il est interdit, d'autre part, de transporter le présent dans le passé, de moderniser un texte à l'aide de la psychologie. Celle-ci nous promet, il est vrai, de nous aider à découvrir dans les ressorts les plus cachés de notre vie mentale la structure et le jeu de la « psychê » antique, en l'espèce : les états d'âme des auteurs bibliques et de leurs premiers lecteurs ; ce qui nous permettrait ensuite d'adapter par voie d'analogie les données du texte ancien aux nécessités du temps présent. Mais il ne faut pas trop attendre de cette méthode. En tous cas la seule méthode psychologique est incapable d'expliquer jusque dans son fonds la Parole de Dieu, puisqu'elle prétend subordonner à la raison la réalité transcendante qui est contenue dans le texte. Si l'historisme en renonçant, comme nous l'avons expliqué, à appliquer une parole ou un événement du passé à nos conditions d'aujourd'hui, fait abstraction de la vie présente et de ses besoins, la méthode psychologique sacrifie les données concrètes de l'histoire aux préoc-

(1) NIETZSCHE, *Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben*. Taschenausgabe (Leipzig 1906) II, 202.

cupations de l'âme moderne. Nous ne demanderons donc à l'histoire et à la psychologie que ce qu'elles peuvent nous donner. Elles nous renseigneront sur ce qu'un texte signifie, littéralement d'abord, puis dans son contexte, ensuite dans l'esprit de l'auteur ; quelles sont les dispositions sentimentales de ce dernier, ses vues pédagogiques, ses intentions parénétiques, ses tendances polémiques ; comment cette parole vient prendre sa place dans sa philosophie religieuse, comment elle s'accorde avec le type de piété auquel il se rattache. Nous chercherons enfin à établir dans quel esprit les auditeurs ou les lecteurs primitifs auront pu comprendre et appliquer cette parole. Pour le reste, nous nous garderons de rompre, comme le ferait un historien dont les vues manqueraient de perspectives, le lien qui rattache notre vie intérieure à la situation historique et nous éviterons le subjectivisme des psychologues qui trahissent l'intention première d'un texte biblique en le façonnant selon leurs caprices ou selon les besoins de notre temps, très différents de ceux des hommes qui, les premiers, ont lu ces textes. Après avoir cherché à nous rapprocher de la Parole divine, autant que nous le pouvons par nos propres moyens et en reconnaissant toujours l'insuffisance de nos investigations, nous adopterons une attitude réceptive ; nous nous ouvrirons à l'action de l'Esprit.

C'est ici qu'interviendra donc l'interprétation pneumatique de la Parole. Nous croyons que la Révélation divine ne s'exprime pas uniquement par la Parole biblique, mais qu'elle se manifeste aussi dans une Parole interne, qui lui est corrélatrice. C'est ce que Luther avait déjà enseigné : « Czum andern », écrit-il, « innerlich durch Gotis selbst leren. Und das muss bei dem eusserlichen seyn, oder das eusserlich ist auch umbsunst »⁽¹⁾. Ce *Verbum internum*, faisant pendant au *Verbum Scripturæ*, Luther le trouve, tout comme la parole biblique, personnifié en Christ. Celui-ci est l'inspirateur des deux formes de révélation, la nourriture de la foi, le pain de vie : « Er mus tzuteylet, angericht und tzu worten werden durch das innerliche und eusserliche wort ; sieh, das ist dan warhafftig Gotis wort. Christus ist das brot, Gotis wort ist das brot, und doch ein dingk, ein brot »⁽²⁾. Mais on peut tout aussi bien désigner l'Esprit comme la source commune de la Parole biblique et de la révélation immanente, et nous pourrions nous approprier un jugement de Karl Holl qui nous montre quel était le secret de l'art herméneutique de Luther :

(1) *Auslegung deutsch des Vater unnsere*, W. A., II, 112. — (2) *Ibid.*, II, 113.

« Il faut avoir l'Esprit pour comprendre la Parole ; d'autre part, c'est la Parole qui nous transmet l'Esprit »⁽¹⁾. En résumé, Dieu est l'alpha et l'oméga de toute vraie intelligence de la Parole. C'est lui qui donne tout ensemble la Parole qui, dans la Bible, est le véhicule de l'Esprit, et l'Esprit qui, en nous, saisit la Parole.

Mais il y a plus ; si Dieu se révèle non seulement par la Parole externe, mais aussi par la Parole interne, il a dû donner à l'homme un organe pour l'entendre. Cet organe, c'est la foi. Luther nous recommande l'« intelligence spirituelle » de la Parole. Si Dieu, d'une part, a inspiré l'Écriture et envoyé le Christ ; si, d'autre part, il éveille en nous la foi, celle-ci doit être capable de comprendre celle-là ; sans la foi la Parole reste inintelligible et sans la Parole biblique la foi demeure inconsistante et, par suite, la Parole interne reste voilée. Dans son cours sur les Psaumes, de 1513 à 1516, Luther affirme que, grâce à la foi, le croyant peut « lire et écouter les paroles de l'Écriture comme s'il entendait Dieu lui-même »⁽²⁾. En somme, même si on considère la foi comme le principe de l'intelligence de la Parole interne et comme le facteur subjectif de la compréhension biblique, la nature pneumatique et objective du procédé herméneutique reste intacte, la foi n'étant elle-même qu'un don ou un réflexe de l'Esprit. L'action de la foi n'infirme pas le rôle de l'Esprit ou du Christ, mais se confond avec leur action. Que l'on fasse remonter l'initiative de la compréhension de la Parole à l'élément transcendant (Esprit, Christ) ou à l'élément immanent (la foi), l'impulsion vient d'en haut. Dieu étant le chef et le consommateur de la foi, il est aussi, nous le répétons, l'alpha et l'oméga de la vraie intelligence de sa Parole. L'objectivité demeure. L'interprétation pneumatique est décisive.

Mais on peut encore se demander à laquelle des deux formes de la Parole revient la priorité. Il nous semble que l'interprétation de la Parole biblique ne doit pas reposer sur les inspirations de la Parole interne. L'expérience vécue de la Parole ne portera pas, mais couronnera l'intelligence de la Parole biblique. Celle-ci, confirmée par le *testimonium Spiritus Sancti*, rayonnera d'une vie nouvelle. Nous n'échapperions pas au danger de subjectivité si nous voulions authentifier les paroles bibliques selon le critère de la Parole immanente. L'interprétation pneumatique étant un charisme, elle ne doit pas

(1) *Luthers Bedeutung für die Auslegungskunst*, in *Gesammelte Aufsätze*. I. Luther (1923), p. 567. — (2) W. A., III, 342.

être une méthode⁽¹⁾. L'équilibre entre les données objectives et notre intelligence spirituelle de la Parole une fois établi, la Parole ne sera pour nous ni une lettre morte consignée dans un livre sacré, ni une illusion de notre subjectivité; elle ne sera ni un passé lointain, ni submergée sous les flots de l'autosuggestion. Dans la mesure où nous approfondissons la Parole classique de l'Evangile, l'expérience intime de la Parole intérieure se verra non seulement enrichie par celle-là, mais légitimée comme reflet de celle-ci. D'autre part, dans la mesure où notre compréhension intérieure de la Bible s'affine et se révèle comme d'origine transcendante, l'autorité divine de la Bible grandira à nos yeux. Un courant de vie rattachera la Parole objective de la Bible au Verbe immanent, lequel, quoique interne, est également de nature objective. Encore une fois, c'est à Dieu seul que nous devons tout, la Parole biblique et la Parole intérieure, l'Esprit qui en établit l'accord et la foi qui en appréhende les grâces.

Il convient de signaler une dernière difficulté qui risque de compromettre non plus la compréhension de la Parole, mais son message. Le prédicateur ne cherche pas seulement à saisir pour lui-même le sens d'un passage biblique; il veut en répandre les valeurs salutaires. Il se demandera donc ce que le texte, l'auteur inspiré, la Parole, l'Esprit, le Christ, Dieu veulent dire à d'autres que lui-même. Il voit à ses pieds des âmes dont les capacités réceptives, les facultés intellectuelles, la maturité spirituelle diffèrent des siennes; leur état de conscience oppose peut-être à la grâce révélée des refus ignorés par lui; ou bien leur intuition saisit au vol des vérités que lui, le prédicateur, n'a acquises qu'au prix d'une concentration pénible. L'interprétation critique d'une part, pneumatique de l'autre, se doublera donc d'une interprétation spécifiquement homilétique. Le prédicateur fera abstraction de ses propres besoins et essaiera de comprendre quelle peut être, dans tel passage biblique ou aussi dans telle situation particulière, la pensée de Dieu à l'endroit de tels auditeurs. Ici, ce sera la charité inspirée par le Christ-Pneuma qui complétera et élargira l'intuition pneumatique, grâce à laquelle le prédicateur avait, pour lui-même d'abord, sondé la Parole biblique. Alors, de leur côté, les auditeurs s'ouvriront à la Parole scripturaire qu'une prédication portée par l'amour du Christ expliquera à leur intention. Ils goûteront *hic et nunc* les grâces vivantes de la

(1) VON DOBSCHÜTZ, *Vom Auslegen des N. T.*, p. 51.

Parole éternelle. Plus encore : en constatant l'accord de la vérité biblique avec la vérité ancrée dans la conscience religieuse de la communauté, ils verront le caractère transcendantal de leur foi collective confirmé par l'interprétation pneumatique de la prédication. Dans cette sphère sociale le caractère essentiellement objectif de la prédication sera donc également sauvegardé, puisque c'est Dieu qui, par ses organes individuels ou collectifs, crée, dirige et fait aboutir le courant de vie contenu dans sa Parole.

Somme toute, la vivante Parole de Dieu est un symbole transcendantal. Suprapersonnelle et, par suite, débordant le complexe des expériences de l'homme qui parle et de l'assemblée qui écoute, elle embrasse l'ensemble même de la vie. Au surplus, grâce au message inspiré du prédicateur compréhensif, elle permet à une pluralité de fidèles de se rencontrer unanimement dans l'identité indissoluble des éléments éternels qu'elle renferme.

4. On fera, nous le prévoyons, à cet objectivisme certaines objections.

On fera valoir, premièrement, qu'une prédication affranchie de toute affirmation subjective manquerait de puissance communicative. Si le moi du prédicateur et ses impulsions intimes sont refoulés, comment pourra-t-il susciter l'émotion chez le prochain ? A première vue, il semble en effet que le sacrifice de la subjectivité doit avoir pour conséquence un refroidissement de la température psychique et affaiblir la puissance créatrice d'une heure féconde. Cependant, en faisant même abstraction du fait que la prédication objective — comme nous le verrons bientôt — n'empêche pas la personnalité du prédicateur de mettre ses dons au service de la Parole, nous croyons que la vérité immuable de la Parole est, malgré sa souveraineté impersonnelle, l'élément décisif quand il importe d'établir un accord entre Dieu et la communauté chrétienne, ou, dans un sens plus restreint, entre le message de Dieu et ses auditeurs actuels. La Parole de Dieu repose sur des données inaltérables ; elle contient un fonds riche et solide auquel la foi peut avoir recours en toute circonstance, tandis que les valeurs de la vie personnelle demandent à être recrées sans cesse. Le prédicateur moyen possède-t-il ces ressources intérieures et la souplesse nécessaire pour les mettre en valeur en « prêchant la Parole en toute occasion, favorable ou non » (II Tim. iv, 2) ? Sa piété subjective est exposée à bien des éclipses.

Les données incorruptibles quoique impersonnelles de la Parole nous promettent plus de sécurité que les transports éphémères du prédicateur.

Voici une autre objection. Elle nous vient d'un tout autre côté.

Etre le mandataire de Dieu, nous dit Karl Barth dans les *Prolégomènes* de sa Dogmatique, est une tâche si lourde que prêcher la Parole de Dieu apparaît comme une gageure (*Wagnis*). Comment serions-nous capables d'annoncer Celui dont la transcendance est absolue? Et quand même la révélation comme telle ne dépasserait pas les capacités réceptives de l'homme, celui-ci en tant que pécheur n'aurait aucun droit à parler au nom de Dieu. Il y a incompatibilité entre ce que nous sommes et ce que nous disons. Bref, nous ne sommes pas capables, et nous ne sommes pas autorisés à accomplir une telle tâche... et pourtant Dieu nous en intime l'ordre. Le prédicateur doit parler de Dieu, quoique l'homme soit incapable de le faire. Mais en se rendant compte qu'il ne peut s'acquitter de ce qu'il doit, il rendra finalement hommage à la gloire de Dieu ; il montera en chaire dans un état de *desperatio fiducialis* ; il se consolera à l'idée que, si le sujet n'est pas en mesure de saisir l'objet, l'objet doit pouvoir s'abaisser jusqu'au sujet ; car Dieu s'est fait homme. Le prédicateur se soumettra donc à Dieu avant de songer à se donner aux hommes, afin que Dieu par lui, à travers lui, on pourrait même dire sans lui, se donne aux âmes.

On concédera à M. Barth que le prédicateur ne prend pas au sérieux sa mission s'il considère le κήρυγμα comme une technique humaine, comme un jeu d'esprit ou comme un témoignage retentissant, en un mot comme un mérite personnel. C'est avec raison que M. Barth dénonce cette suffisance inconsciente et met en relief toute la gravité du message évangélique. Mais son pessimisme métaphysique le pousse aux confins extrêmes de l'objectivisme. La prédication telle qu'il la conçoit revêt nécessairement un caractère si supra-personnel qu'elle en devient implacable, dure, inhumaine.

De notre côté, nous croyons pouvoir maintenir la thèse de la prédication objective, tout en supposant une collaboration personnelle du sujet.

5. Dans quelle mesure le sujet coopère-t-il au message de la Parole?

Pour deux motifs, le sujet doit être autorisé à s'affirmer dans la prédication. Premièrement, Dieu ne peut pas se dispenser de ses

services, car pour se révéler à la nature humaine, il a besoin d'un organe à la fois spirituel et physique. — Deuxièmement, le prédicateur, tout en étant en premier lieu et même exclusivement le mandataire de Dieu, ne peut pas rompre les liens qui l'attachent à la communauté. Cette solidarité introduit des infiltrations de nature subjective dans la prédication. Développons ces considérations d'ordre psycho-physique et d'ordre sociologique.

A. L'Esprit de Dieu peut prendre contact avec l'esprit de l'homme, sans intermédiaires phénoménaux, dans la prière du croyant, dans la contemplation mystique ou dans l'adoration silencieuse d'une petite congrégation d'âmes sœurs, dans le *silent meeting* des quakers, par exemple. Mais s'il veut communiquer sa pensée à une communauté ecclésiastique composée d'éléments hétérogènes, dont les capacités spirituelles peuvent être entravées par des inhibitions mentales ou par des servitudes charnelles, Dieu demande à se faire comprendre par le moyen le plus approprié à la communication d'idées. A cet effet, il prend ses organes tels qu'il les a créés, corps et âme. Aussi le prédicateur se servira-t-il de phénomènes sensibles, du son de la voix, du geste. Cette collaboration physique de l'orateur rejoint le courant vital de la grâce révélatrice de Dieu. Dieu l'accepte et s'en sert. A ces moyens corporels s'ajoutent les fonctions mentales et rhétoriques du prédicateur : le ton interprétatif, le choix des termes, la disposition des idées, le groupement des complexes, l'art de nuancer ce qui est rudimentaire, d'explicitier ce qui est sommaire, de souligner ce qui est essentiel. Ces facteurs techniques, logiques ou littéraires demeureront pourtant toujours d'ordre subsidiaire, car rien de trop humain ne doit détrôner la souveraineté de la Parole de Dieu. Il y a plus : Dieu admet même un apport psychique du sujet ; l'ardeur de son enthousiasme, les vibrations de son émotion peuvent pénétrer sa prédication, car Dieu veut se manifester par l'office d'une personnalité vivante, faite à son image, et non par un mécanisme phonographique. Mais, là encore, la contribution du sujet ne sera que le véhicule de l'action pneumatique. Un dialogue pathétique s'engagera donc ; l'appel de Dieu provoque la réplique de l'homme et les péripéties de ce jeu dramatique se répercutent dans les vibrations de notre travail intérieur non seulement cérébral ou affectif, mais réellement spirituel, car la participation du sujet est même de nature religieuse. Nous pouvons l'analyser en nous servant du langage de la Réfor-

mation. Nous dirons que la grâce salvatrice de Dieu en Christ, concrétisée dans la Parole et transvasée dans le cœur humain, devient foi, car la foi est la certitude que Dieu nous appelle dans sa communion ; elle est la volonté de l'âme d'ouvrir ses ailes au vent de l'Esprit et de s'emplir du souffle de la Parole. Ce que le prédicateur a de plus personnel, sa foi, est donc simultanément objectif et subjectif, une impulsion divine et un réflexe humain, un effort pour « tâcher de le saisir, puisque j'ai été saisi » (Phil. III, 12).

Les expériences psychologiques de chaque prédicateur confirment ces faits. Déjà en se mettant au travail préparatoire, en priant sur son texte, il sent passer sur son esprit un souffle d'irrationalité et ressent l'impulsion divine de sa prière même. Il médite la Parole, mais tout en besognant, il se voit saisi par les vérités objectives qu'il développera. Il se concentre et fixe sa pensée et ce n'est pourtant pas lui qui la « réalise » ; quelque chose d'insaisissable, amené par les quatre vents de l'Esprit, a touché et unifié son être « recueilli ». Le mystère se reproduit pendant le sermon. Même celui qui a placidement écrit son sermon et l'a appris par cœur, peut soudain, en le produisant, se sentir enlevé par le sentiment du ἐν θεῷ εἶναι. Il lui semble que c'est un autre qui parle. N'est-ce pas Dieu lui-même qui est placé derrière lui ? Dans la transe prophétique du sujet, la Parole objective devient actuelle ; le message se transforme en témoignage. A la poussée dont le choc vient de l'au-delà suit une envolée spontanée de l'âme inspirée. La *revelatio mediata* s'irradie de l'auréole du charisme, propre aux choses originaires. Dans cette atmosphère imprégnée de Pneuma les accents souvent répétés du prêche habituel affectent une nouvelle évidence et retrouvent la virginité des jours apostoliques. Personne ne saura jamais dire, il est vrai, comment s'effectue le passage du suprapersonnel dans la sphère personnelle, comment la grâce se change en foi, et la Parole de Dieu en discours humain. Au fond, c'est Dieu lui-même qui, en nous, rend témoignage de sa gloire et de son amour, et les éléments subjectifs de notre prédication, indéniables et indispensables, sont les symboles expressifs de données transcendantes.

Notre essai d'attribuer à la subjectivité du prédicateur une part subsidiaire dans le processus de la révélation divine s'oppose à l'objectivisme radical de M. Barth. N'admettant pas le moindre doute quant à l'action primordiale, souveraine et exclusive de la Parole, son école nie non seulement tout essor spontané du sujet

religieux, mais même chaque réflexe immanent à l'âme humaine. L'homme, incapable de concevoir son vis-à-vis divin et d'interpréter sa pensée, se voit condamné de prime abord. Pour notre part, nous croyons avoir respecté tous les privilèges de la souveraineté divine en considérant aussi les affirmations toutes personnelles du sujet religieux comme un effet du Verbe. Si la prédication doit être un symbole objectif, ce que nous ne contestons pas, il n'est pourtant pas dit que l'objectivité sera, pour ainsi dire, projetée sur la toile tendue d'un écran. En tant que contemplateur, interprète, traducteur et annonciateur, le prédicateur se verra impliqué dans le monde d'en face. D'autre part, les données objectives, envahissant notre sphère, sollicitent les vertus de notre tempérament ou de notre intelligence. Les antennes de notre vie intérieure et particulièrement de la foi semblent donc être créées tout ensemble en vue des dimensions profondes de l'objet religieux et en vue de ses incursions dans la zone subjective. Alors comment ne serions-nous pas autorisés à élever notre voix joyeusement, quoique en toute humilité, puisque l'Esprit lui-même l'élève avec nous : *συμμαρτυρεῖ τῷ πνεύματι ἡμῶν* (Rom. VIII, 16), et «rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu»? Nous le ferons avec d'autant plus de sérénité que Dieu est notre Père en Christ qui, de sa miséricorde couvre les déficiences des pauvres en esprit (Mat. v, 3). Quiconque a fait l'expérience du pardon n'a pas besoin d'être traîné en chaire. Au surplus Celui qui est le Verbe en personne a, lui aussi, enveloppé son Evangile d'un revêtement temporel, afin de publier et de rendre concevable le mystère du Royaume. Si tant est que les paraboles du maître ne sont que des figurations approximatives d'idées éternelles, comment le prédicateur évangélique aurait-il une mauvaise conscience en offrant la plénitude de la Parole divine dans le modeste vase de sa piété subjective? Il remplira le grave ministère non sans un saisissement intérieur, mais non dans un esprit de servitude et de crainte. Ce qui lui est propre, il le mettra allégrement au service de Dieu, non comme le produit d'un a priori religieux, mais comme un sacrifice spirituel qui doit revenir à celui des mains duquel on l'a reçu.

Le processus de la prédication nous fait donc assister à un mouvement circulaire des forces de vie objectives. Dieu en est à la fois le promoteur et l'objet. S'il daigne accepter la collaboration personnelle du prédicateur, il le fait d'abord, parce que la nature psychophysique de l'auditoire exige cette médiation, ensuite parce qu'il

y va de l'honneur de Dieu et de la dignité humaine que nous allions personnellement et spontanément à l'encontre de l'appel de Dieu.

B. Il y a une seconde raison, d'ordre sociologique celle-ci, pour laquelle la prédication, toute objective soit-elle, ne peut se passer d'un coefficient subjectif. Le prédicateur est appelé à annoncer la Parole de Dieu. C'est entendu ! Mais n'est-il pas également le porte-parole de la communauté ? nous demandera-t-on. Et surtout, si on se place au point de vue de Schleiermacher, le prédicateur n'est-il pas chargé de traduire les sentiments religieux d'une communauté fictive d'enfants de Dieu, afin de pouvoir, par l'exposé de cet idéal, élever la communauté empirique à un niveau supérieur de foi et de vie chrétienne ? Eh bien non, il est uniquement le mandataire de Dieu ; il ne parle qu'en son nom ; il ne doit annoncer que sa Parole. Et pourtant, il n'est pas indépendant de l'assemblée à laquelle il s'adresse ; l'influence qu'elle exerce sur lui pèsera d'une façon ou d'une autre sur sa prédication.

Examinons donc les rapports interpersonnels entre le moi qui parle et le toi qui écoute. On y découvre une relation de réciprocité intime. Le moi se penche vers son partenaire ; il se rend compte de la présence d'un toi ; il cherche à captiver son intérêt ; il espère s'en voir compris. Cette solidarité ne s'effectue pas par des événements successifs de telle façon que l'action unilatérale de l'un provoquerait la réaction subséquente de l'autre. Il s'agit d'un fait total, d'un rythme unique dans lequel la tension et la détente alternent et se confondent, d'un ébranlement de deux mouvements d'âme simultanés qui se rencontrent et s'harmonisent. L'interlocuteur qui, à première vue, semble être purement réceptif et même inerte — en l'espèce l'auditeur attentif — dégage pourtant, lui aussi, des forces motrices. Celui, par contre, qui en apparence déclenche l'entretien — dans notre cas le prédicateur — y est en réalité invité et se voit par cela même fortifié dans ses intentions. Quiconque entreprend de bâtir un pont conduisant de son propre bord spirituel à celui d'un autre, consolide sa propre position. Cette comparaison n'est, il est vrai, pas entièrement adéquate ; il reste, malgré toutes les tentatives de rapprochement, une dernière petite distance irréductible entre les deux rives, car malgré le désir sincère du moi de se donner sans réserve au toi, les dernières profondeurs de son vis-à-vis lui restent inaccessibles et toute la bonne volonté qui, du côté opposé, essaie de saisir un moi qui s'offre, ne suffit pas pour s'en assimiler

intégralement l'être et la pensée. Néanmoins, quoique l'individu ne puisse jamais entièrement vaincre son isolement monadique ni celui de son prochain, des relations s'établissent de l'un à l'autre et le fait que l'état de conscience de celui qui se sait compris s'en trouve exalté, prouve que le sujet qui donne le meilleur de soi-même, reçoit par cela même des instigations précieuses de la part de son partenaire. Cette réciprocité de compréhension intime se produit donc également dans le commerce spirituel du prédicateur et de son auditoire religieux. Le fait que le moi du premier voit en face de lui un toi collectif, ne change rien aux principes que nous venons d'émettre. L'attitude d'une pluralité de personnes orientées vers le moi qui parle détermine l'attitude de celui-ci. L'orateur se sent solidaire et même dépendant de l'assemblée. Déjà avant de se présenter devant elle, il se la représente. Dans le silence du temple, voyant tous les regards tournés vers lui, il est impressionné avant même d'avoir ouvert la bouche. Son émotion grandit ; en prononçant son discours, il sent venir à lui l'intérêt, la sympathie ou l'enthousiasme des fidèles. L'assemblée, empoignée par la parole qu'elle entend, ne demeure donc pas inerte ; en écoutant elle mêle, dans la même mesure que celui qui parle, son apport spirituel à l'action commune. Cette réaction est même susceptible de modifier la pensée qui s'exprime. Si tant est qu'un prédicateur intuitif pressent toutes les vibrations affectives ou émotionnelles du côté opposé, il doit aussi pouvoir discerner certaines résistances latentes. La réponse muette de l'assemblée produit un déplacement dans l'état de sa conscience. Son moi qui s'étiolerait si les offrandes de son cœur et de son esprit restaient sans provoquer un reflet de sympathie, s'emplit au contraire de forces nouvelles quand il peut se retremper dans un monde d'idées communes et puiser des encouragements dans les ressources d'une conscience collective. Ce sont donc des expériences subjectives que l'existence et la réceptivité d'une assemblée dégagent dans la conscience du prédicateur. Sa prédication s'en ressent. Il escompte, déjà en l'élaborant, les promesses que lui prodiguera son auditoire, et en le prononçant il monnaie l'ascendant qu'exerce sur lui l'attention des fidèles ; la joie qu'il en ressent enrichit son discours.

Revenons cependant au problème central et demandons-nous comment nous concilierons cette subjectivité que déterminent des causes sociologiques avec notre postulat initial d'une prédication objective. Il nous semble que si le prédicateur est vraiment le porte-

parole de Dieu, l'attention des fidèles réunis se tournera instinctivement non vers la personne de l'intermédiaire et vers sa sagesse humaine, mais vers son inspirateur divin et vers son appel.

Or, dès que la Parole divine elle-même fait jaillir des intuitions dans des âmes altérées de lumière et dissipe le chaos d'une conscience collective encore ténébreuse, le prédicateur non seulement ne se sentira pas éliminé, mais se saura en communion d'esprit d'autant plus intime avec ces âmes illuminées. Ne se retrouve-t-il pas lui-même avec elles dans le monde supérieur dont il est l'ambassadeur et vers lequel tendent leurs aspirations ? La ligne de vie du berger et celle de ses ouailles se touchent dans l'atmosphère commune de la Parole. La sympathie compréhensive qui lie le prédicateur à son auditoire a donc un fondement plus profond que les relations personnelles d'un moi et d'un toi. En effet, le courant circulaire des forces objectives s'étend. Les deux lacets d'un 8 se rejoignent. Nous avons d'abord suivi le flux de celui qui part de Dieu et qui revient à lui par l'organe du ministre de la Parole ; nous avons ensuite observé celui qui, partant du prédicateur, se déverse dans le cœur de l'auditoire pour retourner vers le prédicateur. Nous relevons maintenant les étapes du circuit élargi : le courant vital a son origine en Dieu ; il se répand dans l'âme du prédicateur qui médite et interprète la Parole divine, il gagne la communauté et remonte vers sa source divine grâce à l'ardeur religieuse du prédicateur que stimule le recueillement compréhensif des fidèles. Le prédicateur en se voyant enrichi par les effluves venant d'en bas, par la foi d'une communauté placée sous le regard de Dieu, l'est en réalité par les forces vives d'en-haut, par les grâces divines qui visent l'assemblée et qui englobent les réactions religieuses de celle-ci dans le rythme vital dont le prédicateur n'est que le modeste ordonnateur. En d'autres termes encore : placé au point d'intersection des deux lacets d'un 8, le prédicateur transvase les ondes divines d'un canal dans l'autre. Il est l'éclusier qui, au fond de lui-même, réalise l'échange des forces pneumatiques entre le moi divin et le toi de l'assemblée et simultanément entre le moi de l'assemblée et le toi divin. Il est responsable de ce que, selon le mot d'Esaïe, la Parole qui sort de la bouche de Dieu ne retourne point à lui sans effet (Es. LV, 11).

Conclusion : L'obligation sociologique du prédicateur qui engage des éléments subjectifs dans le processus de la révélation, n'en compromet pourtant pas le caractère foncièrement objectif, mais en

majorer les valeurs vitales. Tout en tenant compte du rôle auxiliaire qu'il faut reconnaître à la subjectivité du prédicateur, tant à ses fonctions sociales qu'à celles qui découlent de la nature psychophysique de l'assemblée et de la sienne propre, nous maintenons donc notre thèse initiale : la prédication est essentiellement la projection de la Parole divine.

6. Cherchons maintenant à tirer de ces réflexions quelques conclusions pratiques. Si la Parole qu'il convient de prêcher est celle de Dieu, le prédicateur n'aura qu'à se plier à cet impératif divin. Ainsi, il n'a pas le droit d'émousser la pointe de certains paradoxes bibliques, d'infirmer par exemple la « morale ouverte » du Sermon sur la montagne, pour l'adapter à « la morale close » du chrétien moyen. Selon l'évangile de Marc, Jésus meurt en poussant un cri de désespoir. Cela nous semble intolérable. Cette mort n'a pas l'apparence d'une fin bienheureuse. Le prédicateur, pour prévenir les réserves sentimentales de ses auditeurs ou pour apaiser leurs préjugés dogmatiques, s'empresse de mitiger le *skandalon*, en tirant des autres évangiles une parole finale moins affligeante. Mais avons-nous le droit de nous refuser à l'appel de Dieu qui, ici, veut nous faire éprouver dans toute son horreur la mort du Christ ou ce que Fallot a appelé sa descente aux enfers ? Cela n'empêchera pas le prédicateur de sonder une autre fois la volonté de Dieu en méditant la dernière parole de Jésus selon Luc ou Jean. Le prédicateur n'a pas à discuter un fait historique ou un point doctrinal ; il doit dire ce que Dieu veut dire à son peuple, sans rien y ajouter, sans rien en retrancher. Comprise dans son sens littéral, la Parole biblique sera transmise aux fidèles dans ses intentions fondamentales telles que la Parole interne les confirme. Alors tombera aussi le problème qui préoccupait Schleiermacher, sa crainte de voir l'insistance pédagogique compromettre la dignité du culte. Si la prédication conserve son caractère objectif, si c'est Dieu qui parle, les fins du culte seront réalisées de toute façon, alors même que Dieu, par la bouche du prédicateur, instruit les ignorants et réprimande les pécheurs. Une semonce pastorale détonne certes dans l'atmosphère cultuelle ; une admonestation divine n'y sera jamais déplacée. Le prédicateur est tenu de veiller à ce que les reproches qu'il lance dans son auditoire ne soient pas l'écho de quelque ressentiment personnel ou même d'une indignation légitime, mais qu'ils soient uniquement la traduc-

tion de la Loi de Dieu. Finalement les contingences de la prédication et même son contenu sont d'ordre secondaire, si l'événement essentiel se produit, si la voix vivante de Dieu se fait entendre.

Dieu seul doit parler. Que le prédicateur en composant son sermon se demande, en pesant les effets de chaque pensée, de chaque mot, de chaque phrase, ce qui « est de la vérité », ce qui est Parole de Dieu et ce qui ne l'est pas. Les critères les plus extérieurs peuvent le guider : tout ce qui n'est que phrase, redondance, lieu-commun, tautologie, remplissage, onction phariséenne ne peut pas être Parole de Dieu. Les superlatifs insincères ressortissent de la rhétorique du diable. Dieu parle sans ambages. Sa Parole tend par le chemin le plus court vers le centre même de notre vie intérieure. La forme n'est pas indifférente ; la langue est de tous les moyens figuratifs le symbole le plus efficace et le plus différenciable ; elle est rattachée par un lien interne à l'idée qu'elle exprime. Pour cette raison le langage de la prédication est tenu d'être pur, digne, sobre, noble et correct. On n'a pas le droit d'employer un ton trivial quand on parle au nom du Seigneur ; un habit de fête est de mise quand on se présente devant la face de Dieu. Cela ne signifie pas une toilette de bal ou un smoking ; s'il convient d'éviter la négligence et toute familiarité, il faut également s'abstenir de toute préciosité et de toute mièvrerie. Cependant le style de la prédication, quelque limpide qu'il doive être, sera pourtant profond, valant son pesant d'or. Un piètre vocabulaire du dimanche ne suffit pas pour distribuer les trésors de la Parole. Une espèce d'espéranto ecclésiastique serait également inacceptable, le prédicateur étant appelé à exploiter son charisme personnel, à se servir de tous les outils que Dieu a mis entre ses mains et de toutes les facultés dont il a orné son esprit. Rien de plus contraire, ensuite, aux intentions de la Parole que de vouloir parler « à la manière de » tel prédicateur de renom, de copier ses périodes, ses images et jusqu'à ses intonations, voire même ses défauts oratoires. Et que dire de ceux qui exploitent les mines de leur voisin ! En voulant canaliser les expériences d'autres, le prédicateur empêche le flux divin de traverser sa propre âme, sans d'ailleurs pouvoir transmettre fidèlement la pensée d'autrui née de motifs que nous ignorons.

Il n'y a pas que la forme à surveiller. Le cœur aussi du prédicateur doit battre à l'unisson avec le cœur paternel de Dieu et sa conscience doit être en harmonie avec sa Loi. Il faut qu'il n'y ait pas de contra-

diction entre la sainteté divine et l'attitude morale du messager, et s'il y en a, il faut que le pardon divin ait effacé cette dissonance. Toute insincérité, toute mauvaise pensée, toute intention blessante, toute vanité serait incompatible avec la pureté de la Parole. Au surplus, on se demandera si telle prédication qui est inspirée par d'excellents principes et qui contient des vérités indiscutables se conforme aux intentions précises et présentes de la Parole. Voici un théologien qui éprouve une satisfaction intellectuelle en développant un thème qui l'intéresse mais dont la paroisse n'a que faire. D'autres enfourchent un autre dada ; leur intérêt pour les questions sociales ou pour le pacifisme les pousse à polémiquer dans chaque sermon contre l'exploitation des classes déshéritées ou contre le service militaire, etc. C'est se méprendre sur la variété de la Parole divine.

Une fois que les allotria sont éliminés, il s'agit de chercher par un travail fidèle, par la méditation et la prière ce qui peut être la volonté de Dieu, ce qu'il me demande d'annoncer *hic et nunc*. Nos conclusions pratiques se résument en ces deux mots : obéissance et foi. L'obéissance se soumet aux intentions divines de la Parole, dégagées avec soin du texte et énoncées avec ferveur, alors même que la nature charnelle voudrait s'y soustraire. Dans la foi le prédicateur trouvera la communion constante avec Dieu, ce qui lui permettra d'établir dans chaque cas particulier et pour chaque prédication nouvelle la liaison entre la Parole de l'Écriture et la Parole interne. En introduisant ainsi la puissance créatrice et l'amour de Dieu dans notre effort de méditation, dans notre étude de la Bible et dans notre choix d'une forme belle et suggestive, nous aurons la certitude que Dieu lui-même reçoit nos puissances subjectives dans le cours de sa Parole éternelle et qu'il appelle dans le mystère de la révélation toutes les virtualités de notre intellect et de notre intuition. Nous serons la lyre qui fera retentir sa chanson. Nous serons le jardin qu'il orne de fleurs et de fruits. Vienne le souffle de son printemps : la bonne semence que Dieu nous a confiée germera et notre message exhalera ses parfums comme les vignes en fleurs dans le clos de la Sulamite.

Strasbourg.

Robert WILL.
